

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 28

Artikel: On idée à Monsu dè Motéré
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191129>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

femme de garde-robe qui lui apportait sa chemise ; puis c'était le bain, les petites audiences données depuis le lit royal, la toilette de présentation à midi, l'audition de la messe, le dîner, au milieu de valets hypocrites ou de courtisans hostiles, et ainsi de suite jusqu'au lever des premières étoiles.

La reine n'était pas encore mère, elle désespérait de l'être jamais, elle savait du reste que le jour de la délivrance elle serait moins libre que la dernière des servantes du royaume et que la cour et une partie du peuple envahirait la chambre, avec de faux cris de joie, pour constater l'identité de l'enfant royal et se rendre compte de ses maternelles douleurs.

Mme de Noailles et Mme de Marsan étaient parmi les plus féroces gardiennes de l'étiquette royale ; leur compagnie était pour Marie-Antoinette une féroce perpétuelle et leurs conseils un éternel supplice. Quant au roi, tempérament engourdi, âme sans essor, il n'avait pas encore vibré au contact de cette fraîche et vive créature qui mêlait à ses grâces natives de fille de haute race les séductions pénétrantes de ses cheveux blonds, de ses traits fins, de ses yeux bleus, de ses petits pieds, de sa main potelée, de sa carnation rose et délicate.

L'innocence absolue est, je crois, une des raretés de ce monde ; certes la reine était pure ; vivant en liberté, elle aurait gardé encore plus de candeur et de sagesse, mais au contact de cette cour tyannique qui ne lui permettait pas de s'épanouir, de vivre et de rêver à l'aise, elle commença à sentir les aiguillons de la révolte ; de vives colères lui traversaient l'âme, ou bien des pleurs, vite dissimulés, troublaient ses yeux.

Une petite Bretonne, Marthe, qui comptait parmi ses femmes de garde-robe, semblait comprendre les soucis de Marie-Antoinette ; l'étiquette lui défendait de parler à la reine, mais ses regards, doucement pitoyables et levés tristement vers sa maîtresse, disaient assez une âme compatissante. La reine sentit qu'elle pouvait se fier à cette enfant mieux qu'à ses amis de la cour ; et dès lors ce fut entre elles une quasi-amitié ; la nature rapprochait ces deux jeunesse vibrantes et joyeuses, malgré les rigueurs de l'étiquette et l'abîme officiel qui devait séparer la reine de France d'une servante obscure.

Un soir d'hiver, après un souper lourd d'ennui et de cérémonial, la reine fit venir Marthe dans sa chambre et lui dit vivement :

— Ce soir, à dix heures, il faut me faire tenir prêt, secrètement, un fiacre, et m'accompagner à Paris.

Marthe n'avait pas à opposer d'objection, elle inclina la tête en signe d'assentiment et se retira.

Deux heures après, pendant que le vent soufflait dans les arbres de Trianon désert et que tout semblait dormir dans les pavillons, la reine et Marthe sortaient par une des petites portes du parc et montaient prestement dans un fiacre. Le cocher croyait conduire deux des chambrières en bonne fortune.

La nuit était tiède, obscure, et des gouttes de pluie s'écrasaient sur les vitres tremblantes de la voiture qui roulait au galop.

— Tu sais où nous allons ? dit la reine.

— J'ignore tout, Majesté !

— J'ai ici deux costumes de dominos que nous allons revêtir avant d'entrer à Paris. Nous nous rendrons au bal de l'Opéra.

Marthe poussa une exclamation de surprise.

— Tu es scandalisée ? reprit la reine. Mais tu dois comprendre que j'ai besoin parfois d'une autre vie que celle de Trianon. Une reine est femme après tout, et, sans songer à mal faire, je crois bien avoir le droit de m'accorder le plaisir que ne se refusent point les bourgeois de Paris. Je sais que tu es fidèle et discrète : c'est pourquoi je t'emmène avec moi.

— Votre Majesté peut être sûre de moi, mais si le roi venait chez vous et qu'il ne vous trouvât point !

— Oh ! le roi, fit-elle avec une mélancolie mêlée d'ironie, ce serait un grand hasard s'il se dérangeait pour moi, et à pareille heure !

La reine, qui devait se donner plus tard l'illusion d'un village à Trianon en y créant une laiterie, un presbytère et une ferme, estimait naturel de rechercher les simples amusements de tous, et de demander au tumulte désordonné du bal de l'Opéra l'oubli des pompes royales et des sagesse de commande.

Marthe tremblait pour la reine.

— Les masques sont-ils assez épais ? fit-elle timidement.

— Oh ! oui, fit Marie-Antoinette en riant, et les dominos très amples. On nous prendra pour de petites fleuristes.

— Espérons-le !

On arriva bientôt aux barrières et quelques instants après, par une pluie battante, à la seconde salle du Palais-Royal, qui servait alors aux représentations et aux bals de l'Opéra.

Masquées, bien enveloppées dans leurs dominos, et un peu tremblantes, les deux femmes firent leur entrée dans la salle, déjà bariolée de Turcs, d'Arlequins, de Colombines, de Pierrots et de Polichinelles, et illuminée de plusieurs lustres.

L'orchestre menait grand train et les quadrilles émoustillaient tout ce monde multicolore qui s'agitait, tempêtait et se mouvait comme une houle.

Autour des danseurs, dans la foule, un Turc disait de grosses fadeurs à une Co-lombine, un Polichinelle grognait de tendres aveux à une Pierrette moqueuse et un Arlequin, penché en avant, les bras derrière le dos, avec sa batte aux doigts, voulait absolument entraîner vers la danse une fausse marquise qui faisait des mines de grande dame. L'Arlequin finit par lui dire en la saisissant par la taille :

— Allons ! hop ! je t'enlève, ma reine !

Il détacha les deux mots avec ironie.

Marie-Antoinette tressaillit ; mais tout ce tumulte l'amusait beaucoup. Elle riait comme une enfant des lazzi semés sur ses

pas ; Marthe au contraire tremblait de peur et murmurait :

— Quelle imprudence !

(A suivre.)

On idée à Monsu dè Motéré.

L'est bin bon d'avâi dâi z'idées ; mà quand on ein a, adé est-te que faut que le séyont bounès.

Lè z'afférès à Monsu dè Matan allâ-vont mau. Ne sé pas se l'avâi cauchenâ ào bin se l'avâi miquemaquâ avoué dâi bracaillons ; mà tantiâ que lo protiureu et l'hussier-exploitant lài fasont soveint dâi vesitès, et que l'étai ein trein dè férè lo betetiù. Cein ne manquâ pas, ye fe bo et bin décret ; et on bio dzo, lài eut on eincan dè tot son trafi.

L'avâi on appliâ que fasâi einviâ à ti lè z'amateu dè tsévaux, et clliâo qu'etiont dein la cavaléri sè sariont bin cozu iena dè clliâo cavalès po monture. Assebin lo dzo de la misa lài eut gaillâ dè mondo po vairè misâ.

Permi clliâo à quoui clliâo tsévaux ariont convegnu, lài avâi lo tsatellan dè Motéré, qu'avâi prâo mounia, kâ l'avâi z'u on gros bin dâo coté dè sa fenna ; et qu'avâi adé bisquâ dè vairè passâ l'appliâ à Monsu dè Matan. Sè peinsâ que lai faillâi clliâo tsévaux coute qui coute, et coumeint ne volliâvè pas que sâi de d'allâ li mémo mettrè à la misa, ye baillâ la coumechon à n'on notéro en lài deseint que poivè pi mettrè tant que voudrâi, poru que l'aussè l'échute.

Monsu dè Motéré n'avâi pas einveintâ la pudra ; mà tot parâi l'avâi dâi z'idées à li, et vaitsè cein que ruminâ : Po étrè pe su d'avâi lè tsévaux, ye sè peinsâ que farâi petétrè bin dè derè onco à cauquon d'autre d'allâ assebin à la misa, et de mettrè assebin. — « Sarâi bin la nortse, se sè peinsâvè, se avoué dou compagnons po misâ ne pu pas avâi l'échute ». Et sè peinsâ onco dè ne pas lâo z'ein pipâ on mot, po ne pas que sè poués-sont refiâ l'on su l'autro. Et ne parlâ pas non plie à sa fenna dè clliâo malice que l'avâi ruminâ tot solet.

Lo dzo dè l'eincan arrevâ, quand l'est qu'on eut met ein misa lè tsévaux, tsacon mettai ; mà quand furont montâ à n'on certain prix, tot lo mondo sè câisâ hormi le dou lulus à Monsu dè Motéré, que ne sè cognessont quasu pas et que sè mettient dâi cent francs l'on su l'autro coumeint se l'aviont dâi carriérès dè dzaunets, que lè z'autrè dzeins sè desont : clliâo gaillâ sont fous !

A la fin, portant, lo notéro bastâ ; sè peinsâ que ne faillâi pas férè 'na folérâ ; et l'hussier, après avâi criâ trâi iadzo, baillâ l'échute à l'autro.

Stu compagnon, on iadzo que l'eut l'échute, dit por quoi l'étai, tracé tsi Monsu dè Motéré, et lâi fâ que l'avâi bin z'u dâo mau dè lè z'avâi, po cein que y'avâi à la misa on tsancro dè gaillâ qu'avâi fê montâ cliâo tsévaux à n'on prix dè fou, et que sein cein, lè z'arâi z'u à prâo bon compto.

A cé momeint, lo notéro arrévè as sebin, tot capot.

— Vouaïquie-lo cé l'hommo que m'a fê misâ lè tsévaux quattro iadzo mé que ne vaillont ! se fe lo gaillâ à Monsu de Motéré.

— Eh ! tè bombardâi lo comerce, se fe Monsu de Motéré, que ve que sa malice n'étai que 'na bedanéri dè gros fou ; n'avé pas peinsâ à cein !...

Et l'est dinsé que n'est pas lo tot d'avâi on idée ; faut que le sâi bouna.

Laisse-toi appeler Sadi !

Sous ce titre, un journal français, le *Bavard*, publie une amusante bouteade, toute d'imagination, cela va sans dire. Pour en bien saisir le sens, rappelons que les prénoms de M. le président de la République française sont : *Marie-François-Sadi*, et que jusqu'au moment où il fut appelé au poste éminent qu'il occupe, il n'était connu que sous le nom de Sadi Carnot.

Ce fut en mémoire de son oncle, Sadi Carnot, fils ainé du grand Carnot, qu'il reçut ce prénom de Sadi, pour lequel l'organisateur de la victoire avait de la préférence, « parce qu'il rappelait à son esprit des idées de sagesse et de poésie. »

La scène se passe à l'Elysée, entre M. et Mme Carnot :

Mme Carnot (mélancolique). — Je ne suis pas contente !...

M. Carnot. — Qu'est-ce qui te chagrine, ma chérie?... Est-ce que tu trouves que je voyage un peu trop!...

Mme Carnot. — Oh non, ce n'est pas cela du tout !

M. Carnot. — Eh bien, voyons, explique-toi !...

Mme Carnot. — Ce qui me chagrine, c'est que tu aies renoncé à te laisser appeler Sadi...

M. Carnot. — Tiens, et pourquoi donc?

Mme Carnot. — Parce qu'il y a plus d'un Carnot... à la foire!... En d'autres termes, j'ai découvert dans le Bottin une foule de gens qui portent le même nom que toi...

M. Carnot. — C'est leur droit!... On ne peut pas les empêcher...

Mme Carnot. — Je ne dis pas le contraire. Mais ce n'en est pas moins très ennuyeux ! Ainsi je trouve dans le Bottin un Carnot qui est « fabricant de verres noircis pour éclipses » ; un autre Carnot qui est « réparateur

de Clysol » ; un troisième Carnot qui est à la tête d'une agence matrimoniale ; un quatrième Carnot qui est « découpeur de crêtes de coq »...

M. Carnot. — Eh bien, après? Qu'est-ce que ça peut nous faire?...

Mme Carnot. — L'autre jour à Marseille, le tribunal correctionnel a jugé un nègre du nom de Carnot...

M. Carnot. — Impossible de confondre ! Je ne suis pas nègre !...

Mme Carnot. — Oui, mais à distance, on ne peut pas savoir...

M. Carnot. — Ce ne sont là que des craintes puériles !...

Mme Carnot. — Je ne suis pas de cet avis !... Il y a pour toi une question de dignité... Il ne faudrait pas, par exemple, qu'une lettre adressée au président de la République allât s'égarter chez M. Carnot, *noircisseur de verres pour éclipses*...

M. Carnot. — Mais c'est impossible !

Mme Carnot. — Comme on voit que tu ne connais pas l'administration des Postes ! Elle se trompe presque à chaque instant !...

M. Carnot. — C'est fâcheux ! mais je le répète. il n'y a rien là qui puisse me blesser...

Mme Carnot. — Il n'en est pas moins vrai que toutes ces méprises sont des plus regrettables !...

M. Carnot. — Regrettables ?... Mon Dieu, c'est possible... Mais...

Mme Carnot. — Il serait pourtant si facile de les empêcher !... Consens à ce qu'on t'appelle de nouveau Sadi. Tu verras que toutes ces erreurs auront un terme !...

M. Carnot. — C'est drôle, ça m'embête ! J'aime mieux Carnot tout court que Sadi-Carnot !...

Mme Carnot (avec calinerie). — Je t'en prie, laisse-toi appeler Sadi ! Si tu ne le fais pas pour moi, fais-le au moins pour ta famille... et pour la République !... N'est-ce pas, mon petit Sadi ?... C'est entendu !

M. Carnot (importuné). — Ça va bien ! Appelle-moi Sadi, si ça te plaît !...

Mme Carnot (l'embrassant). — Je n'attendais pas moins, mon cher ami, de ta clairvoyance et de ton amabilité !...

(Sortant). Je vais donner l'ordre au personnel de l'Elysée pour qu'il t'appelle de nouveau M. Sadi-Carnot ! *(A part).* C'était humiliant, à la fin, d'être confondu avec tous les Carnot qui encombrent le Bottin !...

Livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : La Plata et ses récentes extensions, V. de Floriant. — Jones de Chicago, Nouvelle, Henri Gaullieu. — Le crédit agricole coopératif, Constant Bodenheimer. — Au nord de l'Irlande. Notes de voyage, par Théod. Chapuis. — Les ouvriers en Russie, Alexandre Herzen.

— La crémation. Histoire, technique, hygiène, Edouard Lullin. — Le mouvement littéraire en Italie, Edouard Rod. — Chroniques parisienne, anglaise, russe, suisse politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau chez M. George Bridel à Lausanne.

La réponse à la question posée sa medi est : 24 membres. Ont répondu juste MM. A. Guignard, Villars-Bramard; Bastian, Lutry; Grillet, St-Imier; Grillet Territet; Jollet, Bulle; Orange, Genève Durussel et Marion, Lausanne; Bastian Forel. — Pas de prime.

Les primes en retard sont expédiées aujourd'hui.

Problème.

Proposé par M. F. Truan, à Aubonne.

Deux sommes se montant ensemble à 9240 fr. et placées à un taux différent, produisent le même intérêt annuel. On sait que l'intérêt de la première somme, placée au 2^{me} taux, serait de fr. 157,50, et que celui de la deuxième somme placée au 1^{er} taux serait de fr. 226,80. Trouver les deux sommes et les deux taux.

Prime: Un objet de poche.

Boutades.

Voici un joli tour de voleur.

La scène se passe à la brume, dans une maison isolée, au rez-de-chaussée.

— Pan ! pan ! pan !

— Entrez, dit une voix de femme. Un homme d'assez mauvaise mine se montre sur le seuil.

— M. Pélicaud est-il à la maison? demande-t-il.

— Non, mais il rentrera dans un petit quart d'heure. Veuillez prendre une chaise.

— Volontiers.

L'homme entre, examine attentivement les chaises, jette la meilleure sur son épaule, et sort.

On ne l'a plus revu.

— Savez-vous comment on appelle l'allée des Champs-Elysées où, de trois à six heures de l'après-midi, se prélassent tant de nourrices et de bonnes d'enfants ?

— Eh bien, pour Paris, c'est la *voie lactée*.

Un quatrain à repasser un peu à tout le monde.

Si je régnais un jour en maître,
De Paris jusqu'à Landernau,
Vite au violon je ferais mettre
Ceux qui se mettent au piano.

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes. Encaissement de coupons. Recouvrements.

Ch. BORNAND, Success. de J. Guilloud,
4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.